

L'utopie au secours de la ville : les fictions urbaines de Paul Goodman

Bernard Vincent

► **To cite this version:**

Bernard Vincent. L'utopie au secours de la ville : les fictions urbaines de Paul Goodman. Alizés : Revue angliciste de La Réunion, Faculté des Lettres et Sciences humaines (Université de La Réunion), 2007, Colloque “ Equilibres environnementaux, énergies renouvelables et développements urbains ”, pp.61-71. hal-02343103

HAL Id: hal-02343103

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02343103>

Submitted on 1 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'utopie au secours de la ville : les fictions urbaines de Paul Goodman

Quelques mots sur Paul Goodman (1911-1972). Très peu connu en Europe, longtemps maintenu dans l'ombre aux États-Unis, cet auteur en quelque sorte confidentiel a cependant produit une œuvre exubérante et séminale qui a fécondé, de façon parfois décisive, quelques uns des meilleurs esprits de son temps (notamment Ivan Illich). Auteur extraordinairement prolifique (une cinquantaine d'ouvrages), il fut entouré tout au long de sa « carrière » par un cercle de lecteurs enthousiastes qui le tenaient pour un génie indiscutable. Mais, à l'exception d'un bref intervalle au cours des années soixante, lorsque *Growing Up Absurd* — une critique en règle de ce qu'il appelait la « méséducation obligatoire » — devint aux États-Unis une sorte de Bible, il n'atteignit jamais la renommée à laquelle il aspirait, même si, quelques mois après sa mort, *Public Interest*, puis le *New York Times Book Review* le classèrent entre le 11^e et le 20^e rang dans une étude consacrée aux « 70 intellectuels américains les plus prestigieux » (Kadushin, Leonard). Goodman se définissait, et cela résume tout, comme étant à la fois, et indissociablement, un « radical » et un « conservateur néolithique » (Vincent 12).

*

Il y avait la ville et la campagne ; il y a aujourd'hui la mégalopole et les banlieues. Goodman a consacré de nombreux écrits à ce qu'on pourrait appeler « le triomphe de la décadence urbaine ». Et pour faire face à cette mutation pour lui désastreuse, il a, à côté de solutions plus aisément réalisables, élaboré trois projets purement utopiques, des sortes d'objets de laboratoire, qui n'ont d'autre but que de secouer et peut-être d'inspirer une imagination urbaine depuis trop longtemps ankylosée.

Dans *Communitas*¹ (1947 – et toujours disponible en livre de poche !), les trois schémas utopiques que Goodman propose au lecteur ne sont pas des *kits* destinés à être mis tels quels en application, mais des modèles volontairement réducteurs dont chacun, élaboré à partir d'un « paradigme » spécifique, s'attache à résoudre tel problème urbain particulier à l'exclusion de tous les autres. Ces schémas idéaux, où le critère de départ est poussé jusqu'au bout de sa logique, constituent tout à la fois des outils critiques *et* des directions de lutte ou, comme disait David Riesman, l'auteur en 1950 de *La foule solitaire* (*The Lonely Crowd*), « quelque chose au nom de quoi il faut se battre » (Riesman 12).

Il importe de préciser que les trois modèles présentés par Goodman s'inscrivent dans le cadre d'une société technologique d'abondance et de surplus. Dans les nations avancées, les hommes d'aujourd'hui ne vivent plus autant qu'autrefois sous la loi d'airain de la nécessité — « *iron necessity* » — (*Communitas* 12). Pour la première fois dans l'histoire, « nous avons [surtout en Occident] une technologie du surplus, une technologie du libre choix qui permet une très grande diversification des types d'aménagement collectif et des modes de vie » (11). Tout, ou presque, peut désormais se concevoir : si l'utopisme urbain est aujourd'hui psychologiquement ou subjectivement paralysé, jamais il ne s'est trouvé, objectivement, en terrain plus favorable. C'est pourquoi, imaginés à partir d'un même contexte économique et technique, les trois paradigmes explorés par Goodman sont finalement aux antipodes les uns des autres. Le premier présente une organisation optimale de la société de consommation et de loisir ; le second vise à réintégrer le travail et la culture en rapprochant radicalement le monde de la production du monde de la consommation ; le troisième, enfin, cherche à concilier l'idée d'une sécurité économique générale avec la perspective d'une organisation économique aussi peu dirigiste que possible. Goodman ne cache pas sa répugnance à l'égard du premier modèle qui n'est en fait qu'un prolongement parodique de la société actuelle. Sa préférence, en tant qu'artiste, va au second — le troisième schéma étant mieux adapté à des pays moins industrialisés que les nôtres. Mais, ajoute-t-il, « ce que désirent les gens, c'est un mélange des

¹ Ce livre est presque intégralement de la main de Paul Goodman, son frère Percival, architecte de métier, ayant été un conseiller technique plus qu'un véritable coauteur.

trois, selon des proportions variables qui dépendent de leurs traditions et des conditions qui sont les leurs » (119).

— Le premier modèle, intitulé « Cité de la consommation efficace » ou « La métropole comme grand magasin » analyse « la façon dont les hommes peuvent se livrer au gaspillage avec le maximum d'efficacité. Illustration extrême du capitalisme de marché, la ville-grand magasin est organisée de façon à éliminer tout ce qui entrave le flux solidaire de la production et de la consommation. L'objectif est qu'entre le producteur et le consommateur — clef de voûte de tout le système — le chemin soit le plus court possible. Il faut donc à la fois concentrer en un même lieu la production et le marché et réduire au maximum les services intermédiaires. À cet effet, la cité est divisée en cercles concentriques, chaque zone correspondant à un type de consommation bien défini : au centre la zone des biens produits et consommés « *in the enjoyment of them* » (128), c'est-à-dire « en toute jouissance » (biens de première nécessité et marchandises de luxe) ; en second lieu, la zone des biens que l'homme produit mais qu'il ne consomme pas en toute jouissance (produits de l'art, de la science, de la culture) ; ensuite la zone des biens consommés en toute jouissance mais non produits par l'homme (données naturelles de la vie sexuelle, familiale et sociale) ; enfin la zone des biens qui ne sont ni produits ni consommés (la campagne et la nature). La zone centrale, où les rues — devenues inutiles — sont remplacées par de simples couloirs, est tout entière contenue dans un « cylindre climatisé, d'un kilomètre et demi de diamètre, bien éclairé, muni d'un système de transport vertical, horizontal et diagonal et de vitrines intérieures ininterrompues » (137). Au total, grâce à l'utilisation scientifique des techniques existantes, les trois premières zones — englobant tout à la fois l'industrie lourde et légère, les lieux de culture, d'éducation, de divertissement et de résidence — sont comprises dans un cercle qui ne dépasse pas huit kilomètres de rayon : là pourraient vivre, travailler et consommer, dans un espace certes concentré mais deux fois moins confiné que celui de New York, quelque quatre ou cinq millions d'habitants avec, tout autour, « une zone maraîchère suffisante pour toute la population et cultivée par les citadins eux-mêmes » (133) — la forêt, elle, n'étant éloignée du centre-ville que de huit kilomètres dans le meilleur des cas et de quarante dans l'hypothèse la moins favorable.

Dans cet ensemble urbain intégralement orienté vers la consommation et la jouissance, et qui n'est pas sans rappeler le « cauchemar climatisé » d'Henry Miller, la vie est une fête de tous les instants et cette fête est d'ailleurs couronnée, chaque hiver, par un immense Carnaval où sont consommés goulûment tous les reliquats de la production annuelle. On boit, on mange, on enfourne, on pille à satiété. Toutes les dettes sont effacées. Les rues dégoulinent de café, de crème, de gâteaux que viennent pourlêcher, la nuit venue, les loups échappés de la zone forestière.

Mais le lendemain, lorsque le Carnaval est terminé et que les ordures ont été balayées par les équipes de nettoyage, on s'aperçoit que la cité n'a en rien souffert de l'événement. Les étagères vides sont prêtes à accueillir les modes de printemps ; les débiteurs ont à nouveau le cœur à emprunter et les armoires sont désormais débarrassées d'un monceau de marchandises usées auxquelles on a mis le feu. (152)

Naturellement, dans une cité de ce genre, la participation politique est réduite à sa plus simple expression. L'essentiel est réglé par un corps de technologues, de promoteurs et d'économistes. Il y a périodiquement des élections, mais celles-ci « ne diffèrent pas des autres campagnes de vente et consistent à choisir entre plusieurs étiquettes qui, en fait, représentent un produit parfaitement identique » (148). Caricature de notre société de consommation, ce premier modèle, reconnaît Goodman, ne saurait convenir à l'ensemble de ceux — agriculteurs, artisans, artistes, etc. — qui entendent avoir leur mot à dire dans ce qu'ils font. Mais, conclut-il ironiquement, « il est néanmoins de nature à satisfaire la masse de nos concitoyens » (148). À mi-chemin du sérieux et de la farce, ce schéma apparaît bien comme un grossissement de ce que la société moderne contient, dans son principe et dans sa réalité, de proprement *utopique*.

— Le deuxième modèle — présenté par Goodman comme le plus proche de son idéal et de ses valeurs — repose sur « l'abolition de la différence entre production et consommation » (153). Goodman part du constat que la société industrielle — capitaliste ou anti-capitaliste — a eu pour effet de dissocier le travail de son sens intrinsèque, les buts du travailleur de ses moyens de travail, l'effort laborieux du plaisir créateur. « La division du travail en deux pôles opposés, celui de la production et celui de la consommation, signifie que nous ne sommes plus dans des conditions où le travail puisse être

un mode de vie » (153). Devenues des activités de masse distinctes, la production et la consommation fonctionnent chacune de leur côté de façon hétéronome et ne répondent plus, de ce fait, aux exigences d'unité et d'autonomie du travail humain. Pour être satisfaisant — « satisfaisant en soi et satisfaisant par rapport à l'utilité de son objet » (154) — celui-ci (le travail humain) doit être un « processus continu » (154) où la fin ne soit pas économiquement, politiquement et éthiquement séparée des moyens. Parce qu'il contrevient à ce principe, le système fondé sur la division scientifique du travail et de l'économie est tout à la fois inefficace et humainement dégradant : *inefficace*, car, explique Goodman (citant Ralph Borsodi²), « à mesure que le coût unitaire de production décroît grâce à la production de masse, le coût de distribution s'accroît en raison des intermédiaires liés à la distribution de masse » (180) ; *dégradant*, parce qu'il y a réification du temps de travail et du travailleur lui-même désormais traités du seul point de vue de leur valeur d'échange : « ce temps-marchandise, c'est le temps de non-vie où pénètre l'individu lorsqu'au petit jour il prend congé de son cœur, de son foyer, voire de son intelligence » (180).

Il faut donc repenser le système en tenant compte du fait que, s'il est un moyen, l'homme est également une fin et qu'il ne doit pas y avoir de contradiction flagrante entre ces deux aspects fondamentaux de son engagement économique. Au lieu, comme le note David Riesman, « d'adapter les travailleurs [...] à leur malaise » (Riesman 91), Goodman va dès lors — et c'est en cela qu'il est un utopiste — inverser l'approche traditionnelle, c'est-à-dire rechercher la meilleure façon d'adapter le système industriel à l'idée qu'il se fait des exigences réelles de l'homme productif. Pour autant, et contrairement à un certain nombre de nostalgiques, il ne cède pas, pour sa part, à la tentation d'un retour pur et simple au mode de production artisanal, lequel intègre, dans un cadre social très limité, les différentes activités de production, de distribution et de consommation. Rejetant la lettre (passéiste) de ce mode d'organisation, il en retient néanmoins l'esprit et formule en ces termes la question de fond : « Pouvons-nous atteindre les mêmes valeurs dans le contexte

² Ralph Borsodi (1886-1977), théoricien américain de l'économie et partisan d'un « retour à la terre ». Ses deux principaux ouvrages : *This Ugly Civilization* (1929) et *Flight from the City* (1933).

d'une technologie moderne, d'une économie nationale et d'une société démocratique ? » (*Communitas* 154)

Visant, à partir de là, à concilier les avantages théoriques du système artisanal et les données réelles de la société industrielle, Goodman élabore un modèle de cité qui repose tout à la fois sur le principe anarcho-syndicaliste de l'*autogestion*, sur l'*intégration de la vie urbaine et de la vie rurale* et sur un *régionalisme ouvert*. Ce qu'il faut tout d'abord, précise-t-il, c'est « organiser la démocratie économique sur la base des unités de production » (157) : à ses yeux, cela signifie (1) rapprocher le cadre de travail du cadre de vie — par exemple en décentralisant radicalement les entreprises ou en réintroduisant le travail à domicile grâce au développement de petites machines-outils (aujourd'hui il évoquerait sans doute les possibilités offertes par l'Internet) — ; (2) accroître le contrôle ouvrier sur la production à tous les niveaux ; (3) organiser le travail en fonction de critères psychologiques et moraux tout autant qu'en termes purement techniques ou économiques (par exemple, par l'enrichissement des tâches). En second lieu, il doit y avoir symbiose entre la ville et la campagne, entre les activités et les valeurs qui s'y rattachent — « les ouvriers d'usine allant aux champs pendant les saisons de pointe, les fermiers se livrant à des travaux d'usine durant l'hiver ; les citadins, en particulier les enfants, résidant à la campagne, les fermiers fabriquant à domicile de petites pièces détachées pour les usines » (160). Naturellement, une telle ville ne peut être qu'une ville moyenne — d'environ 200 000 habitants — dont le centre est occupé par les places, les magasins, les immeubles d'habitation, les petites et moyennes entreprises, etc. ; à proximité immédiate se trouve une première zone agricole composée de petites fermes diversifiées (d'environ deux hectares) pouvant accueillir les enfants et leurs écoles ; plus loin, séparées par l'aéroport et le marché interrégional, s'étendent les zones réservées à l'agriculture industrielle et aux entreprises polluantes, avec au-delà la campagne sauvage et les pâturages. Petite capitale régionale, cette communauté agro-urbaine d'un type nouveau peut subvenir, de façon autonome, à un grand nombre de ses besoins, mais *non à tous* : aussi doit-elle s'associer à d'autres villes régionales et, forte de sa singularité, s'intégrer au marché national et international. Goodman juge cette ouverture nécessaire et salutaire, car elle interdit au régionalisme de sombrer dans un « provincialisme étroit » (171). À l'intérieur de la zone centrale agro-urbaine le moyen essentiel de locomotion est la marche

à pied ou la bicyclette. Au-delà intervient la voiture, le camion, puis l'avion. Goodman, qui habitait New York, ne se déplaçait qu'à pied ou à bicyclette. D'où sa devise : « Ne faites pas ce que vous prêchez ; prêchez ce que vous faites » (Vincent 15).

Pas plus ici qu'ailleurs Goodman n'indique les moyens — notamment politiques — par lesquels faire entrer, même en partie, son schéma dans les faits. Il se borne à constater que celui-ci est bel et bien inapplicable dans l'Amérique urbanisée d'aujourd'hui. En revanche, précise-t-il, il aurait beaucoup plus de sens au Canada où 15 à 20 % de la population vit encore à la campagne, où de nombreuses villes sont de taille raisonnable et où des rapports de bon aloi — « *a nodding acquaintance* » — (« Urbanization... » 10) continuent de prévaloir entre ville et campagne. En France également où le taux d'urbanisation (75 %) est moins élevé qu'aux États-Unis, où le « désert français » n'a rien de comparable avec le désert américain et où nous disposons encore de près de 37 000 communes dont un grand nombre de villes moyennes, le schéma 2 de Goodman serait probablement moins utopique qu'il ne l'est en réalité pour les Américains eux-mêmes.

— Le troisième schéma proposé par Goodman, mieux adapté à des pays moins industrialisés que les nôtres, est intitulé « *Planned Security with Minimum Régulation* » (sécurité planifiée avec dirigisme minimum). Il s'agit d'un modèle où, grâce à la division de l'économie en deux, la sécurité matérielle est assurée à tous les travailleurs avec, paradoxalement, une réduction radicale du rôle interventionniste de l'État et de ses administrations. Goodman part du fait que, dans nos sociétés industrielles avancées, le système économique est devenu un système contre-productif qui constitue pour l'homme un triple piège : (1) le système productif forme désormais un tout, où les différents secteurs sont imbriqués les uns aux autres au point que la production des biens de première nécessité dépend étroitement de la production des biens les moins directement utiles ; la conséquence est que, malgré son gigantisme, le système économique est d'une grande fragilité et qu'il ne peut échapper à l'effondrement que par une fuite en avant et un productivisme généralisé ; dans ces conditions, l'économie cesse d'être un moyen pour devenir, sous l'effet des contraintes qui l'enserrent, une fin en soi, une priorité absolue où l'homme ne trouve plus son compte ; (2) pour garantir un plein emploi sans cesse menacé, l'État est amené à

intervenir de plus en plus en planifiant la production ou « en assurant à coup de subventions la pleine productivité de l'économie » (*Communitas* 189) ; alors que, depuis Adam, l'homme était tenu de travailler pour vivre, voici qu'aujourd'hui il doit se battre pour trouver un emploi, « tout simplement parce que nous avons la possibilité de produire un surplus de biens, cause de tous nos maux » (189) ; (3) la liberté d'entreprendre et la liberté du marché sont de plus en plus compromises par l'effet conjugué des règlements et des impôts, c'est-à-dire par le fait que le pouvoir économique tend à ne plus faire qu'un avec le pouvoir politique. La cause de tout cela, explique Goodman, est l'intégration « de ce besoin politique fondamental qu'est la subsistance à la structure globale de l'économie industrielle » (189).

Dès lors, la seule façon de sortir du piège est de scinder l'économie en un secteur étatique de subsistance (environ 10 % du total des activités) et un secteur libre pour la production des biens superflus (90 %) — la ligne de partage entre ces deux secteurs largement indépendants étant à l'évidence une notion relative qui peut varier selon les pays et les cultures. La question fondamentale est ici de savoir quelle part de leur bien-être matériel les hommes accepteraient de sacrifier en échange d'une plus grande liberté par rapport à la tutelle des pouvoirs publics et aux contraintes de l'économie globale, autrement dit *quel degré de préférence ils accorderaient au mode de vie par rapport au niveau de vie*. L'avantage du système proposé est que les choix pourraient être différents selon les individus — les uns se contentant de passer tout ou partie de leur existence dans une pauvreté relative (après avoir travaillé sept ans au service de l'économie d'État), les autres s'efforçant d'obtenir plus en participant aux activités du secteur libre (la « matérielle » leur étant de toute façon garantie en cas d'échec). Libérés, dans ce cadre, de la peur du lendemain, les hommes pourraient à nouveau disposer de leur temps comme bon leur semble, renouer avec leurs capacités créatrices, cesser, s'ils le souhaitent, d'être uniquement des agents économiques, retrouver le goût de l'initiative et de l'expérimentation. La société et la ville deviendraient alors, dit Goodman, un « zoo sociologique » (215), un lieu d'invention, d'observation, d'imitation et d'apprentissage, une école permanente de la vie pour les enfants comme pour les adultes.

La division de l'économie, telle que l'imagine Goodman, entraîne deux types distincts d'organisation urbaine. Il y a d'une part

les grandes métropoles, lieux de l'économie libre et du luxe : en raison du coût prohibitif de la vie et notamment des loyers, ne peuvent y résider que les citoyens ayant choisi de tenter leur chance dans le secteur capitaliste des biens dits superflus. Quant aux autres, ils vivent par millions dans des habitations à bon marché et de préférence nomades (préfabriqués, tentes, caravanes, « *mobile homes* »), se déplaçant au gré des routes et des saisons, apprenant à connaître « tel Ulysse, "les lieux et les multiples esprits des hommes" » (210), regroupés en communautés fluides à l'écart des grandes villes, un peu à la façon de gitans qu'on aurait libérés de tout souci économique. S'ils choisissent d'interrompre leur vie de loisir créateur pour accomplir une ou plusieurs années de service industriel, il leur suffit de se rendre dans l'un des « centres de production » installés, de manière très décentralisée, sur l'ensemble du territoire. C'est là que sont produits tous les biens de subsistance : habillement, maisons préfabriquées, aliments de base, etc. Ces centres sont bâtis autour d'usines fonctionnelles ou de fermes industrielles ou de pêcheries d'État. Tout luxe est banni ; ne compte ici que ce qui est efficace et bon marché. Les centres les plus petits (prévus pour 5 000 travailleurs) peuvent être situés à l'intérieur des villes, le logement des « conscrits » faisant partie des installations du centre lui-même. Les plus grands (entre 50 000 et 100 000 personnes) sont de préférence isolés et forment des ensembles complets comprenant aéroport, industrie lourde, industrie légère, agriculture industrielle, logement, installations sportives et centres d'activité sociale. Au reste on peut, dans une même vie, passer du nomadisme austère au confort des grandes métropoles, quitter la pauvreté consentie pour devenir, dans le secteur libre, un magnat du commerce de luxe. Inversement, ayant échoué ou s'étant lassé du monde des affaires, on peut à loisir revenir à une vie simple et s'intéresser aux autres richesses de l'existence — le tout à l'abri de la misère et des tracasseries d'un État réduit, en l'occurrence, à sa plus simple expression.

Chacun des trois modèles présentés par Goodman correspond à des choix différents en matière de mode de vie et à des équilibres différents entre les moyens disponibles et les fins visées. Chacun, en d'autres termes, ouvre la voie à une organisation sociale distincte. Le premier, dit-il, tend « à faire d'une économie inutile quelque chose qui serve un grand dessein, c'est-à-dire un dessein de magnificence.

L'idéal de la grandeur commerçante est Venise, et l'on est en droit d'y aspirer » (218). Le deuxième s'accorde mieux aux exigences des artistes, des artisans ou des paysans : il fournit un cadre « où l'acte de produire et le produit ne font qu'un [...], où tous les aspects de la vie ont une valeur en eux-mêmes à la fois comme moyens et comme fins » (220) et où chacun participe directement et utilement à la vie collective. Il s'agit là d'une utopie qui exprime le rêve d'enfance de la plupart des hommes et qui, dès lors, ne saurait trouver sa place que dans une terre neuve habitée d'hommes neufs. Le troisième modèle correspond, lui, davantage aux conditions et aux besoins de pays en développement. Au lieu de chercher à rattraper les pays riches par une industrialisation à outrance, ces nations, dit Goodman, auraient intérêt à organiser, *dans leur style propre*, la production des biens de subsistance à partir du modèle proposé. Ce n'est que lorsqu'elles se seront ainsi élevées au-dessus de la misère et auront atteint un seuil de sécurité acceptable qu'elles pourront, sans retomber dans le néocolonialisme et sans trop porter atteinte à leur culture traditionnelle, faire des rêves de luxe et entreprendre, grâce à la compétence acquise, de les faire advenir.

Le journaliste radical Dwight Macdonald disait justement de la philosophie de type goodmanien qu'elle est « "irréalisable" mais nécessaire — donc révolutionnaire » (Ellerby 1). Il s'agit en effet d'une pensée qui réveille des aspirations profondes, une volonté refoulée de transformer l'ordre des choses, mais qui, dans le même temps, se heurte à des obstacles de toutes sortes qui s'opposent à sa mise en application. Goodman note lui-même qu'au moment où le nombre et la variété de nos moyens techniques ouvrent largement aux hommes le champ des possibles, « notre climat culturel et l'état des idées sont tels que notre surplus de moyens et de richesses ne débouche que sur des répétitions extravagantes » (*Communitas* 11). Tout se passe comme si l'imagination populaire était déconcertée, voire paralysée, par la fin des temps de pénurie et le nouvel élargissement de notre liberté de choix. En outre, la rigide et fragile énormité du système industriel, les menaces de crise ou de guerre qu'il porte en lui, tendent à renforcer la peur du changement et le conformisme qui l'accompagne, car « il faut, à la base, une certaine dose de confiance et d'espoir pour pouvoir se révolter et appeler de ses vœux des innovations radicales » (15-16). Parce qu'elle crée les conditions d'une insécurité chronique, la société industrielle interdit psychologiquement l'éclosion et le développement des utopies. Les

schémas utopiques de Goodman ne sont pas faits pour nos temps d'incertitude : leur paradoxe est de n'avoir de chance d'être appliqués qu'une fois résolu le problème de civilisation auquel ils prétendent justement s'attaquer. C'est en cela qu'on peut dire de l'utopie goodmanienne qu'elle est soit révolutionnaire, soit aberrante : car ce qu'elle présuppose, c'est une inversion ou, plus exactement, une *subversion* du temps.

Bernard Vincent³

Ouvrages cités

- Ellerby, J. « The World of Paul Goodman. » *Anarchy*. 11 (Jan, 1962): 1-19.
- Goodman Paul et Percival. *Communitas : Means of Livelihood and Ways of Life*. 1947. New York : Vintage Books, 1960.
- Goodman, Paul. « Urbanization and Rural Reconstruction ». *Liberation* (8 novembre 1966): 10.
- Kadushin, Charles. « Who Are the Elite Intellectuals? » *Public Interest* 29 (Fall 1972): 109-125.
- Leonard, John. « The 70 Most Prestigious Contemporary American Intellectuals ». *New York Times Book Review* (20 octobre 1972): 63.
- Riesman, David. *Selected Essays from Individualism Reconsidered*. New York : Anchor Books, 1955.
- Vincent, Bernard. *Présent au monde : Paul Goodman*. Bordeaux : L'Exprimerie, 2003.

³ Professeur émérite, Université d'Orléans.